

Bulletin d'histoire politique

Sexualité et mémoire collective au Québec

Gaston Desjardins



Volume 5, numéro 1, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063591ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063591ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desjardins, G. (1996). Sexualité et mémoire collective au Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 5(1), 80–86. <https://doi.org/10.7202/1063591ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Sexualité et mémoire collective au Québec



Gaston Desjardins,
Département des sciences humaines
Université du Québec à Rimouski.

Jusqu'à tout récemment, évoquer l'histoire de la sexualité au Québec, c'était se résoudre presque fatalement à répéter ce que tout le monde sait: le péché de la chair fut le grand péché du Québec, le symbole de notre enfermement national. Ainsi toute question relative au vécu sexuel et sentimental, avant 1960, renvoyait-elle d'emblée au climat de peur et de répression d'une culture catholique ancienne dont nous n'en finissons plus de porter les séquelles. Aborder un tel sujet, pour la période 1940-1960, c'était convier sur la place toute une génération de témoins, tout prêts à revendiquer l'avant-scène pour rendre compte d'un passé révolu, en affectant le privilège de l'avoir vécu.

Mais qu'en est-il donc vraiment des normes sexuelles dans le Québec de cette période? Se peut-il que le climat culturel et les aspirations collectives des dernières décennies aient contribué à figer nos perceptions de l'histoire de la sexualité? Est-il possible qu'une étude plus approfondie du phénomène nous révèle une réalité différente des grands schémas de représentation qui ont si fortement imprégné notre mémoire collective? Pour aborder cette question il m'apparaît essentiel de s'interroger sur ce qui conditionne notre perception; de remettre en cause certains a priori concernant les rapports de pouvoir, les enjeux politiques et sociaux qui sont parties prenantes dans l'élaboration de la sexualité et, conséquemment, de la normativité sexuelle. À cet égard, je voudrais proposer ici quelques éléments de réflexion sur le rapport entre la sexualité et la mémoire collective.

1. *Réminiscence ambiguë*

Dans les années 1960-1970 au Québec, quiconque se voulait moderne, contestataire de l'ordre ancien, se devait de déployer ses sarcasmes contre son passé oppressif, contre «la» religion anti-sexuelle. Désormais retournée contre elle-même, notre éducation trop chaste, à forte odeur du soufre de l'enfer, pouvait servir à rehausser la saveur du fruit défendu. On avait le sexe joyeux, débordant de promesses. Et le recours à l'histoire, en soulignant à grands traits les anecdotes horribles et amusantes des littératures anciennes, servait le plus souvent à remémorer les figures opposées de nos aspirations libératrices. Les perceptions historiques du vécu sexuel au Québec restaient donc, le plus souvent, enfermées dans un préjugé tenace, une espèce de fixation répressive qui rejoignait sans peine les courants bavards de l'historiographie de l'époque. (1)

Puis les sources enchantées de la libération sexuelle se sont plus ou moins tariées. Les repères sont devenus plus équivoques. Bien des formes de retour critique sur l'enthousiasme militant ont voulu faire éclater les lignes d'opposition trop bien campées. L'histoire suffoquait sous le poids des recours acharnés à l'idée d'oppression. Pourtant, les diverses formes de «projections libérantes» ont la vie dure. Combien d'institutions, de corporations, de groupes d'intervention sociale, d'éducateurs ou de thérapeutes trouvent encore leur principe moteur, leur grille d'explication, dans la certitude d'un passé morbide, plus ou moins stéréotypé, aux conséquences problématiques. Partout on continue à s'appuyer sur l'indubitabilité d'une sexualité catholique refoulée. À partir de là, combien d'agents du mieux être social et sexuel demandent à l'histoire de venir accréditer les figures modernisées d'un encadrement normatif contemporain?

On ne s'étonnera pas non plus de constater que la plupart des travaux d'histoire aient d'abord cherché à appréhender le vécu sexuel ancien par le biais de ce qu'on estimait être en marge de la «norme» (prostitution, homosexualité, filles-mères, etc.) (2). Généralement, les recherches ne se préoccupent guère de savoir ce qu'implique l'élaboration sociale d'une normativité sexuelle. La sexualité apparaît le plus souvent comme une donnée d'évidence, une sorte de connaissance intrinsèque que chacun porte à l'intérieur de soi. Comme s'il suffisait, par conséquent, pour caractériser la sexualité, de donner la mesure des formes de légalité et de contrainte qui s'acharnent à la réduire dans ses manifestations naturelles et spontanées. De même ce qu'on présente comme la norme apparaît associé à une inscription formelle issue d'institutions aux fonctions répressives bien établies: l'Église,

le droit, la famille, la médecine, etc. La norme prend dès lors un sens négatif et s'articule sur un ensemble d'interdits et de prescriptions. Elle se dégage comme un processus externe aux fonctions étroitement coercitives et répressives. Une telle perception mène à poser l'individu assujéti à ces «normes» comme n'ayant que bien peu d'emprise sur sa propre destinée.

Telle deviendra donc trop souvent la quête de l'histoire : un jugement négatif du passé comme support et accréditation d'une action positive. Votre passé est la cause de tout !

Mais de quel passé s'agit-il? Pourquoi met-on tant d'acharnement à recomposer notre vécu sexuel en terme de mutilation, de peur ou de frustration? Peut-être pourrait-on y voir une sorte de rituel de complaisance. Le souvenir exalté d'un climat d'oppression entretenu par les institutions religieuses de jadis prête facilement à l'exploitation d'un instinct revancharde. Notre esprit ambigu se remémore avec amertume l'atmosphère de la famille et de la petite école ; on évoque sur le ton de l'ironie, et peut-être avec une délectation secrète, une douloureuse volupté, l'ambiance des collèges, des couvents, des pensionnats ou des diverses institutions sous la domination rigide des religieux et religieuses. Ces personnages qui arboraient les sombres habits de cette culture catholique ancienne se posent comme une tache indélébile, symbole incriminant de ces espaces clos générant une sensibilité érotique exacerbée. Et on reconstruira, sous l'éclairage anachronique des considérations de la psychologie contemporaine, un univers fantasmatique associé à l'ambivalence d'une abstinence instituée. On s'insinue pour un moment dans ces esprits tourmentés, subissant les morsures de la chair, pénétrés par les monstres grouillants du désir, pour revivre, comme le Saint Antoine de jadis, les délices sacrés de la tentation.

Tout un pan de la production culturelle contemporaine table encore sur cette réalité fictive. Roman, téléserie, film, essai, autobiographie invitent les fantômes au banquet. On jouera, en bonne complicité, sur les effets partagés de ce genre d'évocation. La troublante atmosphère pourra de nouveau faire recette.

2. Normativité sexuelle

Est-il possible cependant de faire une lecture différente de notre passé sexuel? Comment rendre compte de ce phénomène pour la période 1940-1960? Il est nécessaire au départ d'admettre que la sexualité se manifeste sous de multiples visages. J'évoquerai ici deux types de réalités qui peuvent illus-

trer quelque peu les aspects contradictoires de la période : le discours prescriptif (où s'élaborent les règles morales et les modèles de conduite) et la production culturelle de masse.

Personne ne voudrait mettre en doute l'importance de l'Église catholique dans la détermination des normes sexuelles. Ses méthodes de contrôle, ses instruments de régulations, ses interventions sur la famille et le système d'éducation ont laissé des traces profondes. Il faut se garder cependant d'adhérer à la représentation courante d'une morale catholique de la sexualité apparaissant comme un ensemble à peu près constant, homogène et singulièrement répressif. Les positions catholiques sur la sexualité dans les années 1940-1960 sont beaucoup plus diversifiées et nuancées qu'on a généralement voulu le croire (3) .

Ainsi, dans l'établissement du grand code moral, on observe dans le Québec francophone deux attitudes caractéristiques. D'abord celle du discours envahissant du catholicisme orthodoxe préoccupé par la défense d'un régime d'interdits et d'obligations traditionnels. Mais un autre courant se manifeste aussi avec force dans l'après-guerre, celui du réformisme. Il s'agit, d'une part, des catholiques cherchant à renouveler l'éthique de la sexualité pour l'adapter aux impératifs de la modernité et , d'autre part, d'intervenants soucieux d'élaborer un discours d'«expert» bien au fait des développements scientifiques modernes.

Entre 1940 et 1960, l'expansion urbaine et industrielle, le développement des moyens de communication et de la consommation de masse engendrent et accentuent des pratiques sociales inédites. La diffusion des savoirs nouveaux sur la sexualité, la transformation des rapports familiaux, la valorisation de la jeunesse, bref toute une série de tendances novatrices pénètre et relance les réflexions sur la sexualité. Ces changements sociaux inaugurent de nouveaux champs de normativité et, du même coup, entrent en conflit avec de vieilles références, disqualifiant des pouvoirs et des savoirs anciens pour en fonder de nouveaux. Dans cette période souvent présentée comme celle des ruptures, on voit se heurter et s'enchevêtrer des forces issues de pôles de représentation disparates et souvent difficiles à concilier. Si les tenants des codes prescriptifs traditionnels se manifestent encore de façon bruyante et persistante dans l'après-guerre, ils sont contraints de se retrancher dans une attitude défensive. En dépit des structures traditionnelles, les forces de changement travaillent la société québécoise. L'État se voit pressé d'intervenir pour harmoniser l'ensemble des transformations sociales. Les intervenants nouveaux dans le domaine de la vie familiale et sexuelle se

multiplient : éducateurs réformistes, service social moderne, médecins, psychologues. L'éducation sexuelle familiale devient une nécessité des temps nouveaux (4).

Par ailleurs, les transformations d'après-guerre contribuent de façon diverse à bousculer les références normatives et les critères d'appréciation morale. Tout un champ de productions culturelles participe de la transformation des modes de vie et des changements d'attitude par rapport à la sexualité. Au cours de la période, de plus en plus d'aspects de la vie individuelle et sociale sont envahis par une logique de marché (consommation familiale, loisirs, santé, esthétique et soins corporels, mode, etc.). Au Québec, le cinéma, les spectacles, la presse, l'imagerie populaire, la publicité, la chanson puis la télévision diffusent les nouveaux modèles, les nouvelles images d'une civilisation hédoniste. Du foisonnement des «sex symbols» hollywoodiens du début des années 40 jusqu'aux stars du rock and roll, dans la deuxième moitié des années 50, de nouvelles représentations individuelles et collectives de la sexualité émergent. Des publications québécoises telles *Le Samedi*, *Le Petit Journal*, *Photo-journal*, *La Revue Moderne*, tous ces imprimés de type populaire connaissent un essor considérable. On assiste aussi, dans les années 50, à un foisonnement de «journaux jaunes» à caractère érotique, sans parler de la présence envahissante des publications américaines et européennes. Bref, toute une diffusion de masse engendre et supporte une sensibilité érotique renouvelée (5).

Tous les intervenants essaient de prendre la mesure du phénomène. Chacun se soucie d'évaluer l'impact de ces bouleversements sur une jeunesse de plus en plus bouillante et revendicatrice. La vieille hantise du péché de la chair provoque des effets de distorsion bien singuliers dans sa coexistence avec une réalité culturelle sollicitant et relançant sans cesse plaisir et désir sexuels. Les publications de la J.E.C. font constamment état des contradictions, des tiraillements et de la confusion morale de la jeunesse de l'époque à l'égard de la sexualité (6).

3. *Mémoire collective*

Pourquoi alors cette persistance d'une vision essentiellement répressive dans notre imaginaire collectif? Comment a-t-on pu effacer les effets d'une modernité culturelle qui se manifestait avec une force indéniable dans les années 1940 et 1950? Sans doute notre perception actuelle de l'histoire de la sexualité reste-t-elle tributaire de l'ancienne promesse de libération élaborée

dans les années 1960, où on associait souvent l'individu et la nation. À un avenir que l'on voulait radieux, il était bien commode d'opposer un passé aux allures sinistres.

Mais peut-être est-ce inhérent à la culture que d'exhiber ses monstres comme ses dieux pour alimenter l'imaginaire collectif, pour produire et reproduire la culture. Une culture de la temporalité, un sentiment de relais de génération. Remettre en cause certaines lectures de l'histoire c'est, à bien des égards, faire offense à une mémoire collective instituée. Une mémoire aux élans positivistes dont un des impératifs est de conforter dans le sentiment d'être engagé dans la juste quête, la nécessité d'un devenir meilleur ; alimenter la conviction d'être partie prenante d'un combat où le bon sens devrait triompher de l'obscurantisme, des préjugés, des tabous les mieux ancrés ; bref, recomposer opiniâtrement les horizons d'une terre promise. C'est tout le dynamisme et le progrès social d'une société qui sont ici interpellés.

Pourtant cette quête de sens, cette mise en cohérence de l'histoire ne doit-elle pas sans cesse être remise en cause ? Là aussi, se livre un combat âpre et impérieux. C'est la potentialité créative, la capacité d'innover, de transformer qui s'oppose à l'insidieuse «contrainte à la répétition» qui paralyse notre mémoire , à ces commodes clichés qui se posent comme les garants d'un ordre social et historique bien établi.

Somme toute, pour caractériser l'histoire de la sexualité, il m'apparaît essentiel de revoir certains schémas de perception. En premier lieu, il faut cesser de concevoir la sexualité comme une essence originelle et inaltérable, comme une donnée brute que le pouvoir s'acharnerait à contraindre, à limiter ou à détourner. Il faudrait plutôt chercher à l'appréhender comme une production sociale qui s'élabore dans une situation historique particulière. Il importe pareillement de se dégager d'un cadre de perception qui pose la norme comme un fait prédéterminé, s'imposant à la manière d'une loi. On devrait plutôt la considérer comme émanant d'un processus dynamique, en élaboration perpétuelle, qui implique l'ensemble du corps social. De même, l'assujettissement à des normes n'est pas simplement une soumission à un ordre extérieur de domination, mais plutôt insertion dans un réseau continu de relations, de comparaison et d'évaluation. Bref, la norme n'a pas d'extérieur. Le «sujet» appartient aux normes comme il appartient à une époque, à une culture, à une société. Une appartenance qui ne devrait pas être vue uniquement comme contraignante ou limitative, mais aussi comme participante d'un mouvement dynamique qui détermine les attitudes, les usages, les comportements, en somme l'éventail des expé-

riences (7) possibles (expériences de vie sociale, expériences du corps, de la sexualité, etc.). Être sujet c'est appartenir, mais c'est aussi, et surtout, devenir, c'est-à-dire participer à un devenir social en même temps qu'à son propre devenir. Tout comme la sexualité, la norme émane d'un développement historique, on ne peut l'appréhender qu'en rapport avec le processus global qui lui donne sa réalité. Plus précisément, on pourrait dire que la norme qui se rapporte à la sexualité est partie intégrante des agencements ou des différentes configurations de la sexualité elle-même.

Il ne s'agit certes pas de nier les effets sans doute persistants d'un climat de peur et d'angoisse caractéristique des années 1940-1960; le cadre contraignant et coercitif des anciennes références normatives générerait encore des pressions et des jugements sociaux qui étaient loin d'être négligeables, surtout hors des grandes villes. Je ne veux pas non plus atténuer le constat d'une atmosphère étouffante, au cours de cette période, pour la créativité et les élans de la production culturelle modernisante. L'idée est plutôt ici de revoir les perspectives, de nuancer le tableau culturel et sexuel global d'une époque qui s'avère beaucoup plus diversifiée, et surtout, beaucoup plus contradictoire que l'on a généralement tendance à le croire. Je voudrais en somme appeler à la réflexion sur notre mémoire tranquille, sur les fantômes qui peuplent notre histoire sexuelle collective.

Notes

1. Voir Gaston Desjardins, *L'Amour en patience. La sexualité adolescente au Québec 1940-1960*, Ste-Foy, PUQ, 1995 et «Histoire de la sexualité: voir ailleurs si j'y suis...», *Histoire sociale*, mai 1992, p. 101 à 123.
2. Entre autres, Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes*, Montréal, Remue-ménage, 1989; Danielle Lacasse, *La prostitution féminine à Montréal, 1945-1970*, Montréal, Boréal, 1994; Robert Demers, «De la lex scantinia aux récents amendements du Code criminel: homosexualité et droit dans une perspective historique», *Les Cahiers du droit*, déc. 1984, p. 777 à 800.
3. Voir Gaston Desjardins, «Les enchaînements tyranniques du vice solitaire; le geste et les conséquences», *Revue sexologique*, hiver 1994, p. 7 à 22 et «La pédagogie du sexe: un aspect du discours catholique sur la sexualité (1930-1960)», *RHAF*, hiver 1990, p. 381 à 401.
4. On observe au cours de la période une multiplication des écrits sur l'éducation sexuelle. Entre autres, Roméo Meloche, *Parlons à nos enfants*, Montréal, Gerbe de blé, 1948 et de nombreux articles dans la revue *L'École des parents*.
5. G. Desjardins, *L'Amour en patience*, op. cit.
6. J.E.C., «Éducation sentimentale», *Les cahiers d'action catholique*, été 1953, p. 290 à 333.
7. Sur la notion d'expérience voir Michel Foucault, *L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.